

Hédi Bouraoui : Du *Melting Pot* à la Mosaïque canadienne

Hédi Bouraoui : From the Melting Pot to the Canadian mosaic

Abdelmalik Atamena



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/eccs/1529>

DOI : 10.4000/eccs.1529

ISSN : 2429-4667

Éditeur

Association française des études canadiennes (AFEC)

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2018

Pagination : 121-142

ISSN : 0153-1700

Référence électronique

Abdelmalik Atamena, « Hédi Bouraoui : Du *Melting Pot* à la Mosaïque canadienne », *Études canadiennes / Canadian Studies* [En ligne], 85 | 2018, mis en ligne le 01 décembre 2019, consulté le 03 décembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/eccs/1529> ; DOI : 10.4000/eccs.1529

Hédi Bouraoui : Du *Melting Pot* à la Mosaïque canadienne

Abdelmalik ATAMENA
Université Abbès Laghrou

Pour comprendre comment le Canada peut être perçu comme un refuge par rapport aux États-Unis, nous examinerons l'expérience d'Hédi Bouraoui que nous considérons, à la fois dans sa vie et dans ses écrits, digne d'intérêt. La réappropriation de cette expérience devient un support pour un discours hybride. Au-delà de cette vive dénonciation de l'*American dream*, du *Melting Pot*, du *schedule infernal*, de l'*American way of life*, de la supériorité de l'*Ugly American*, voire même du multiculturalisme, l'auteur couple la narration de moments critiques à des constructions, des méditations et des démonstrations pour justifier le choix d'une alternative forte représentée par le Canada.

To understand how Canada can be perceived as a refuge from the United States, we will look at the experience of Hédi Bouraoui which we consider, both in his life and his writing, worthy of interest. The reappropriation of this experience becomes a support for a hybrid discourse. Beyond this strong denunciation of the American dream, the Melting Pot, infernal schedule, the American way of life, the superiority of American Ugly, and even multiculturalism, the author associates the narration of critical moments to constructions, meditations and demonstrations to justify the choice of a strong alternative represented by Canada.

(...) Nous risquons potentiellement de redevenir des « premiers hommes » engagés dans des batailles aussi sanglantes qu'inutiles – mais cette fois avec des armes modernes. (FUKUYAMA 1992)

À propos du « rêve américain » ou du mythe politique de la décadence, ou encore de « l'américanité », on a surtout, sinon seulement, étudié ces concepts par des approches scientifiques et rationnelles. L'œuvre d'art et la « créativité » sont susceptibles, à notre sens, de combler les limites de la science qui laisse toujours derrière elle l'impression d'avoir trahi le plus sensible. Essayiste, romancier, poète, Hédi Bouraoui représente les deux visions, poétique et rationnelle, mais aussi et surtout son expérience personnelle s'y recoupe largement. Ces deux visions et sa propre histoire - pour parler du Canada comme « un aboutissement du rêve américain » - présentent pour nous des divergences et des convergences grandement significatives, sinon essentielles.

Nous avons tenté de redécouvrir la trajectoire personnelle de l'auteur, qui a vécu aux États-Unis avant d'émigrer définitivement au Canada. Ce qui lui avait permis d'avoir, entre autres singularités, posé un regard de critique et de moraliste sur le danger que posent la paix américaine, le triomphe de l'argent, la crise des valeurs, (en particulier dans son essai *Transpoétique : Éloge du nomadisme* (2005), ainsi que dans son livre *Vingt-quatre heures en tesselles*

mosaïcales (2017). Bouraoui n'a pas manqué de reprendre avec sensibilité dans son roman *Les Jumelles de l'Oncle Sam* (2017) ce discours à son compte, tout en restant référentiel. Au-delà de cette vive dénonciation de l'*American dream*, du *Melting Pot*, du *schedule* infernal, de l'*American way of life*, de la supériorité de l'*Ugly American*, voire même du multiculturalisme, l'auteur couple la narration de moments critiques à des constructions, des méditations et des démonstrations pour justifier le choix d'une alternative forte représentée par le Canada.

Notre travail plaide pour une approche interdisciplinaire. Privilégier l'hybridité du discours (imaginaire / réel) c'est accepter d'aller profondément dans le local, le périphérique, c'est aussi donner de l'épaisseur à la complexité de destins des personnages propulsés dans le nouveau monde par des hasards multiples, mais surtout se situer dans une démarche pragmatique où le transculturel, le transréel, le multiculturalisme, les singularités des expériences enfin, jouent un rôle de premier plan. Nous nous proposons donc de suivre, de plus près, cette visée et d'en vérifier le bien-fondé.

De l'Amérique au Canada : Une expérience singulière

Pas très loin de Carthage, Hédi Bouraoui a vu le jour en 1932 à Sfax, en Tunisie. Sa famille appartenait à la petite bourgeoisie tunisienne. Alors qu'il était encore adolescent, son père l'envoya en France, à Lectoure pour y poursuivre ses études du secondaire en le plaçant dans une famille française. Après une licence d'anglais (qui devient « un équipement » incontournable pour franchir l'Océan) bien réussie à Toulouse, il décrocha une bourse Fullbright aux États-Unis d'Amérique. C'est là que commence quelque chose comme l'errance d'un jeune homme en quête de savoir, de l'Autre, de l'aventure, mais aussi de l'engagement : participation, entre autres, à la lutte pour l'émancipation des noirs...Ce qui signifie que ce jeune étudiant n'avait pas comme unique vocation d'acquérir diplôme et profession. Il caressait un rêve plus énergétique : le mouvement de l'existence et sa signification.

C'est dans un contexte politico historique en plein effervescence que le jeune étudiant débarque en Amérique : la guerre froide opposant l'Est et l'Ouest, tension et violence s'accroissent de plus en plus à travers le monde, des confrontations idéologiques ressurgissent continuellement... Après le retrait des grandes puissances colonisatrices traditionnelles, les États-Unis s'étaient retrouvés non pas uniquement impliqués dans ces conflits, mais occupaient désormais le devant des scènes les plus chaudes et les plus sanglantes. Les grands exploits économiques et industriels qu'a connus le pays l'avaient chargé d'un sentiment de suprématie en considérant sa vision du monde comme valeurs universelles suprêmes. Celles-ci l'ont conduit à pratiquer un ethnocentrisme

exacerbé et un « dogmatisme aveugle » en ayant la certitude qu'il détient le vrai et le juste. C'est le même raisonnement, disait Tzvetan Todorov, « adopté par les idéologues de la colonisation, hier, mais aussi, bien souvent, par les apôtres de l'ingérence démocratique ou humanitaire aujourd'hui. » (TODOROV 2008, 31)

Parce que cet univers n'était pas le sien, ni son mode de pensée, Bouraoui va ressentir dans sa chair une rupture entre ces réalités rencontrées et ses espérances. Il était mal à l'aise dans un monde « axé jour et nuit sur la recherche de Tout Pouvoir... du matériel au gouvernemental local, régional, national, international, mondial... » (BOURAOUI 2017a, 10). Et c'est cette rupture qui lui permet justement d'avoir une vision du monde propre à lui : sortir « immédiatement de la binarité infernale »¹ (BOURAOUI 1998, 158), opter pour le « transculturalisme »² (BOURAOUI 2005, 9), et choisir de « vivre comme une œuvre d'art toujours en mouvement vers l'idéal d'une droiture pragmatique de l'action et de l'esprit de solidarité œcuménique en laïcité majeure » (BOURAOUI 2016, 7).

Les États-Unis ne semblent pas répondre à cette vocation, et l'occasion survient lorsque, pour renouveler son visa, il était dans l'obligation de quitter ce pays et y rentrer de nouveau afin d'obtenir la carte verte. Mais il paraît que revenir aux États-Unis l'enchantait peu, comme il le laissait entendre explicitement et implicitement dans ses récits ultérieurs. C'est ainsi que notre jeune étudiant a choisi comme destination le Canada. Du changement vers ce pays, adopté comme une nouvelle patrie, où il s'est établi définitivement depuis plus de cinquante ans, qui aura affecté à l'intime sa vie, on ne sait pratiquement que très peu. Ce choix sonnait donc bien singulier... Essayons de voir pourquoi ?

D'une part opter pour le Canada le remplit du sentiment agréable de vivre au sein d'un pays où il s'émerveille « de voir, disait-il, tant de visages différents, de gestuelles différentes dans un vivre-ensemble plus ou moins harmonieux ! » (BOURAOUI 2005, 10). Ce pays qu'il considère comme un lieu de « diversités transculturelles typique de « la mosaïque Canadienne » » (BOURAOUI 2005, 13). D'autre part, l'expérience véhicule un choix fondamental qui marque son refus de la politique états-unienne de « Melting Pot », qui « exigeait de ses immigrants de raboter leurs cultures originelles pour ne garder que la triomphante américaine ! » Autrement dit, ajoutait-il : « une

¹ « Cette déchirure binaire qui court-circuite la paix enchaînée aux ambitions égoïstes : l'amour d'ici, l'amour de l'au-delà, la mère et le père, le cœur et l'âme, le pays natal et le pays d'accueil, le libéré et le colonisé ».

² « La Transculturalité se définit comme le phénomène du passage d'une culture à l'autre. C'est la passerelle esthétique et culturelle qui facilite la communication d'une culture à l'autre ».

assimilation totale nantie d'un oubli total de l'origine ! » (BOURAOUI 2005, 13). À Toronto sa « ville reine », Bouraoui se sent chez lui. Il affirme : « Je me retrouve essoufflé et ébloui par l'arc-en-ciel des visages / Je me sens bien dans ma peau des mille et une couleurs / Écho direct et rayonnant de mon Ifrikia natale... Carthage cosmopolite » (BOURAOUI 2016,19). Ainsi, Bouraoui aime toujours révéler son appartenance à ces deux villes cosmopolites : Carthage et Toronto, un passé et un présent constitutifs de son identité. Cette conviction est une forme de conscience communautaire multiple et tricontinentale à laquelle il appartient : l'Afrique, l'Europe et l'Amérique, et c'est là l'un des principes auxquels l'intraitable défenseur de ces trois continents qu'est Bouraoui peut adhérer haut et clair.

Avant même son débarquement dans le nouveau monde, Bouraoui savait qu'il logeait en son for intérieur différents êtres ayant parcouru les âges avant de découvrir en lui un nouvel abri. De Carthage cosmopolite à la mosaïque torontoise, les deux villes exercent sur lui une fascination irrésistible, des outils poétiques, créatifs et existentiels irremplaçables en tant que sources de rencontres, de brassages culturels...mais aussi et surtout elles sont la marque d'un passé adulé et d'un avenir florissant. Leur présence dans la plupart de ses écrits va de la simple parabole à la réappropriation d'une intrigue en passant par tout un éventail de métaphores nourri d'éléments transculturels fondamentaux, qui traversent les frontières et les époques.

Contrairement donc aux États-Unis d'Amérique qui ont essayé, selon Bouraoui, de gérer le multiculturalisme par l'assimilation totale³ (LACORNE 2003, 32), le Canada a opté pour une démarche tout à fait différente. L'auteur explique que celui-ci « a encouragé ses immigrés récents de garder leurs cultures d'origine tout en s'intégrant à la culture du pays d'accueil. Il s'agit donc de s'adapter aux valeurs culturelles du pays d'adoption pour les adopter en douceur et non dans l'agressivité ou l'adversité » (BOURAOUI 2017a, 13). Le mérite de ce projet d'harmonisation où ce qu'il a appelé la mosaïque canadienne revient, selon l'auteur, à Pierre Elliott Trudeau « en contraste à la politique états-unienne du « Melting Pot ». Cette « mosaïque canadienne » reprise par le nouveau premier ministre du Canada, Justin Trudeau, est considérée par l'auteur comme « une continuité de la politique de son père, ce qui nous rend fiers pour cet accueil dans l'acceptation totale de la différence. Ainsi, ajoutait-il, nous avons décrit ! Les

3 « L'Américain est un " converti " qui a choisi librement sa nouvelle patrie et qui en accepte les lois et les traditions déjà constituées. Sa « conversion » est tout à la fois un enrichissement et un appauvrissement librement consenti : il « oublie », ou doit oublier, sa nation d'origine ».

ingrédients constitutifs de la tolérance et de la Paix » (BOURAOUI 2017a, 13-14).

Du multiculturalisme au transculturalisme

Encouragé par cette politique et vision du monde, dès son arrivée au Collège Stong à l'Université York à Toronto, le multiculturalisme sera la première cible d'Hédi Bouraoui. Celui-ci, selon lui, est le résultat de flots migratoires sans précédent vers le nouveau monde, ce qui a donné naissance aux ministères de multiculturalisme autonomes. Mais ce dernier

a instauré, notait-il, le repli de chaque communauté migrante sur elle-même. Ainsi se sont formés, expliquait-il, des ghettos, plus ou moins subventionnés par un gouvernement avide de soutien électoral » (BOURAOUI 2005, 8).

En apparence la situation multiculturelle vise à abolir les séparations rigides et matérialisées où on retrouve différentes proximités spatiales et des environnements culturels plus ou moins communs (en se référant à une même entité culturelle fédérale, et à des activités politiques socioéconomiques régies par les mêmes lois) telles qu'elles existent aux États-Unis. Pourtant les écarts entre les groupes ethnoculturels sont visiblement maintenus. Ils gardent leur autonomie mais lorsqu'ils se sentent menacés, les troubles reviennent à la surface en renforçant la dynamique de distanciation entre eux. Par conséquent, le multiculturalisme pourrait alors accroître la ségrégation et non la juxtaposition et la tolérance souhaitées par les politiques centrales, du moins à travers leurs discours.

Et lorsqu'à tout ceci viennent s'ajouter les déséquilibres économiques et démographiques, ces ghettos deviennent des zones d'exclusion de l'ordre sociopolitique, qui se dérobent devant l'assimilation à un modèle unificateur imposé (supposé supérieur et bon pour tous les autres) ou qui la refusent directement ou indirectement, restant alors en dehors du processus de l'intégration totale. Ainsi, la coexistence demeure souvent fragile devant cette assimilation qui privilégie la suprématie d'une seule culture supérieure bonne pour toutes les autres. Face à cette « impasse », Bouraoui, pour « décloisonner cet enfermement, dû aux nécessités de chaque communauté ethnoculturelle », lance la notion de Transculturalisme dans les années 1970, « en la fondant sur la connaissance profonde de la culture originelle et l'ouverture aux autres cultures différenciées » (BOURAOUI 2005, 8).

Si Bouraoui disait n'avoir « jamais lu Ferdinando Ortiz dont le nom [lui] a été mentionné en 2005 », le concept de *Multiculturalisation* ne se trouvait pas tout

à fait une terre vierge. Après sa création par Ortiz, il ne fut accepté que quelques décennies plus tard ; que s'est-il passé dans l'intervalle ? Un certain nombre d'indices laissent supposer que le concept ne fut pas très remarqué dans les années qui suivent. Il faut attendre jusqu'aux années 1980 et 1990 pour qu'il soit ressuscité par des intellectuels canadiens collaborant au sein du magazine *Vice Versa*, dont Bouraoui s'est beaucoup rapproché et dont, comme le notait Marie Carrière, « la prise de position est radicale, subversive et utopique » (CARRIÈRE 2007, 30). Même à cette époque on remarque une certaine résistance, arrivant jusqu'à accuser ce groupe d'intellectuels de « patauger, dans le pluriel ». La réaction fut nettement défensive :

Voilà ce qui a dû sembler intolérable ! [...]. Il n'y eut donc pas un engouement à notre égard. Il fallait lutter pour tout, pour se faire publier, pour obtenir des subventions, des abonnements, pour se faire accepter, pour être légitimé. Ce ne fut pas facile car nous étions à contre-courant. [...] Il est bon de rappeler qu'il faut bagarrer en permanence » (ROBIN 2013, 59).

Si Ortiz a pu dégager de la confusion des choses (contexte colonial, montée du fascisme en Europe à la veille de la Seconde guerre mondiale...) et du vacarme des disciplines un concept potentiellement riche par « son caractère évolutif et vivant » (LAMORE 1987,17), c'est pour l'inscrire dans un cadre historique et synthétique issu d'une réflexion sur la société multiculturelle cubaine dans un contexte colonial. Ainsi, au départ la « transculturation » comme le note Jean Lamore :

(...) est un processus, consistant à dépasser, « le mot anglo-américain d'« acculturation » –, mais que le processus implique aussi nécessairement la perte ou le déracinement d'une culture antérieure, – ce qu'on pourrait appeler « déculturation », et en outre, signifie la création consécutive de nouveaux phénomènes culturels que l'on pourrait dénommer « néo-culturation » (LAMORE 1987, 18).

Le concept de multiculturation en tant que « phénomène nouveau, original et indépendant » (LAMORE 1987, 18), avec ses ambiguïtés et ses « avatars », ses inspirations et ses « déceptions » a connu des transformations majeures et des éclairages sans cesse renouvelés. Il est approché tantôt comme un processus (LAMORE 1987), tantôt comme un métissage et non son résultat (MORELLI 1987, 40), tantôt comme une notion d'un « ressort utopique » (BROUSSEAU 1987, 37), ou bien comme « une dynamique de transculturation narrative » (OBERHAUSEN 2006, 135-152) ...Ou encore comme « enjeux esthétiques et idéologiques en littérature » (Bouraoui)...Quoi qu'il en soit, les

concepts, tel qu'il est montré par Walter Moser, « se déplacent, ils circulent, et, ce faisant, se transforment en assumant de nouvelles fonctions et de nouveaux sens » (MOSER 2010, 33), ceci, particulièrement quand ils appartiennent à d'autres champs scientifiques, d'autres sphères dans le temps et / ou dans l'espace.

Nous nous inscrivons dans la filiation des travaux de Bouraoui quand il fait remarquer que la transculturalité « est la passerelle esthétique et culturelle qui facilite la communication d'une culture à l'autre. Encore une fois, affirmait-il, rien à voir avec la problématique du colonialisme chez Ferdinand Ortiz » (BOURAOUI 2005, 9). Dans ce cas, elle « accomplit une autre étape de son parcours, en manifestant sa force de création sur le double plan de l'identité et de l'esthétique » (BUONO 2012, 12). C'est pourquoi, il semble qu'on ne doit pas confondre les deux appellations critiques (la première émanant d'un anthropologue, la seconde d'un littéraire critique), même si on les voit converger plus tard sur plusieurs aspects et même si vu d'un angle existentiel, il s'agit bien du même discours. Il y a là non seulement deux champs disciplinaires dont les règles du jeu ne sont pas les mêmes, mais aussi le contexte est nettement différent, où par conséquent les conditions d'émergence d'une conceptualisation critique est distinct. C'est dans ce cadre que Bouraoui explique : « À sa lecture, la Transculturation est un concept traitant l'anthropologie culturelle, l'hybridité de l'imposition pré-coloniale, et plus particulièrement celle de l'Angleterre dans les Caraïbes » (BOURAOUI 2005, 8-9). L'importance de Bouraoui réside dans le fait qu'il a tenté d'appliquer le concept de transculturalité dans un domaine dynamique littéraire et esthétique dépassant toutes les frontières à travers la transpoétique, le transRéel, c'est-à-dire :

L'élaboration d'un nouveau langage qui permettrait, par son impact poétique, de rétrécir les distances qui séparent les différences, et mettre sur pied une stratégie poétique opératoire non seulement au niveau de l'individu, de la société, de la nation, mais surtout de l'Univers (BOURAOUI 2005, 41).

D'autre part, il a essayé de fusionner les genres par des traversés horizontales des « contenus culturels les plus variés » (BOURAOUI 2016, 12), en créant des mots concepts tels que Narratoème, prosèmes, nomadaine, NomadiVivance, Nomadance, Emigressence..., ceci afin de se situer toujours :

Dans les interstices des pays, des continents, des cultures, des civilisations...Ceci pour ne privilégier aucune composante dans son unicité inaltérable et d'éviter toute hégémonie d'une culture unique (BOURAOUI 2005, 10).

ABDELMALIK ATAMENA

La formation de ce concept coïncide avec des temps forts. Il correspond aux moments de crises liés soit aux bouleversements personnels (l'expérience du passage des États-Unis au Canada), soit aux grandes vagues de l'histoire qui l'atteignent profondément, soit, surtout, on l'a vu, à son opposition au multiculturalisme susceptible, selon lui, de renforcer l'isolement et la discrimination entre les différentes cultures constituant le Canada. Il notait à ce propos :

Nous avons défini le terme Transculturalisme après avoir réfléchi sur la politique canadienne du Multiculturalisme qui, d'après nous, encourageait la constitution de ghettos culturels à l'intérieur de la mosaïque canadienne » (BOURAOUI 2005, 8).

L'intérêt de ce concept, outre celui de l'ouverture et du cloisonnement est de susciter la connaissance de soi et de l'autre :

Le Transculturalisme est d'abord, et avant tout, une profonde connaissance de soi et de sa culture originelle afin de la trans-cender d'une part, et de la trans/vaser d'autre part, donc la trans/mettre, à l'Altérité. Ainsi se créent des ponts de compréhension, d'appréciation, de tolérance, de paix, entre le moi et les autres, la culture d'un pays à l'autre dans son intraitable différence (BOURAOUI 2005, 8).

On saura gré à Hédi Bouraoui d'avoir élaboré ce concept, pour différentes raisons : d'abord, l'invitation à substituer le processus de distinction à « dominance discriminatrice » par celui de « dominance différenciatrice » (CLANET 1990), c'est-à-dire établir un réseau de liaisons entre tous les codes culturels tout en sauvegardant les spécificités des groupes et des individus. Ensuite, d'avoir mis l'accent sur cette curiosité avide à comprendre et à reconnaître l'autre, qu'on retrouve même dans l'étymologie du mot « trans » qui veut-dire « au-delà ». Pour le dire autrement, le concept nous renvoie à un franchissement de frontières, une abolition de la séparation et de l'enfermement, c'est aussi l'acceptation totale de la différence où on retrouve des « ponts jetés pour faire circuler les valeurs dans le global » (BOURAOUI 2005, 9). Enfin, d'avoir nourri la transculturalité par deux nouvelles dimensions conceptuelles, la nomaditude et la transpoétique du Divers.

Si la nomaditude évoque toujours l'errance, l'instabilité, la mobilité, « la Transculturalité incorpore le mouvement de la nomaditude et l'adaptation/adoption de la diversité culturelle » (BOURAOUI 2005, 9). L'auteur révèle ici deux choses essentielles : d'une part, la nomaditude, ne se limitant

HÉDI BOURAOUI : DU MELTING POT À LA MOSAÏQUE CANADIENNE

nullement à son premier sens qui désigne la liberté de déplacement physique d'un lieu à un autre dans des espaces infinis mais aussi et surtout aux :

(...) mouvements intérieurs qui ne peuvent se maintenir que lorsqu'on leur garde la fraîcheur de la surprise et de l'étonnement. L'infidélité ou l'allégeance sont renvoyées à l'amour lui-même dans le dynamisme de ses changements et de son évolution, et non à la fixité d'une tradition quelconque (BOURAOUI 2005,9).

La nomaditude que prône l'auteur est la « mise en lumière d'une identité transitoire, ouverte et flexible s'adaptant à chaque nouvelle étape du parcours » (BOURAOUI 2005, 7). L'identité dont il s'agit ici est celle de l'immigré qui, selon Bouraoui :

(...) part avec l'atout de son identité originelle pour la modifier selon les cultures rencontrées tout au long de ses parcours. Il ne s'agit pas de changer une identité pour une autre, mais plutôt de les accueillir et de les adopter (BOURAOUI 2005, 7).

D'autre part, l'adaptation / adoption de la diversité culturelle constitue une richesse incontournable « surtout quand les différentes identités sont assumées dans la sérénité et non dans le déchirement, ni dans la désagrégation de la mémoire » (BOURAOUI 2005, 7). Pour bien illustrer ce processus, il disait :

Par exemple, l'immigré canadien ne sera pas classé dans la catégorie des « néo-Canadiens » ou « hyphenated Canadians », comme on l'a souvent dit pour les Canadiens qui ne sont pas nés au pays. Il serait plus juste de se dire Canadien de telle ou telle origine (BOURAOUI 2005, 7).

L'immigration pour Bouraoui ne se limite pas au mouvement et au déplacement mais elle embrasse le langage. Car l'essence même de l'immigration, affirmait-il, est « la nomaditude en acte et en parole » (BOURAOUI 2005, 9). La puissance du langage alors n'a rien pour surprendre quand on connaît son amour pour la parole capable de tisser des liens et de nouer des différences, mais aussi et surtout d'immigrer à l'intérieur de l'autre :

Quand je vous parle, j'émigre en vous par ma langue, mes mots, mes phrases, mon intonation, ma gestuelle. Si vous m'écoutez attentivement, vous me laissez pénétrer dans les arcanes de votre esprit et de votre cœur. Et si vous me répondez, vos paroles immigreront en moi, fondant un dialogue qui légitime à la fois sa présence et la vôtre (BOURAOUI 2005, 9).

Cette notion de la langue est capitale pour comprendre la seconde dimension de la transculturalité, qui est la transpoétique du Divers. Cette « logique structurelle, mosaïque, qui regroupe les lieux du discours selon leur coloration culturelle et identitaire » (BOURAOUI 2005, 10). Ainsi la transpoétique du Divers ne s'exprime de façon plus évidente qu'à l'intérieur de la nomadité transculturelle qui situe le déplacement « vers l'ailleurs, tout en contenant sa propre réflexion intérieure. Chaque errance révèle sa propre béance dans le contexte de l'écriture interstitielle » (BOURAOUI 2005, 10).

Par ailleurs, il convient de noter que face à ses crises multiples : immigrations, discriminations, inquiétudes sur l'avenir, la transculturalité serait, selon l'auteur, par les « solutions » et les réflexions nouvelles qu'elle avance, une solution contre l'enfermement, le repli et l'inaction, car porteuse d'un projet existentiel offrant la promesse d'un vivre ensemble possible dans un monde meilleur.

Malaise identitaire au pays de l'oncle Sam ! Un étranger ébahi

Les jumelles de l'oncle Sam est l'un des livres de Bouraoui où on le ressent plus proche, sinon plus présent que dans tous les autres. La similitude entre lui et le personnage principal est si « authentique » qu'il sera impossible pour le lecteur, bien informé sur la vie de l'auteur, d'ignorer les traits essentiels qui les rapprochent. Une grande fidélité aux faits historiques et à la trajectoire personnelle laissent apparaître l'auteur Bouraoui dans ses préoccupations et sa vision du monde. En effet, Saïd Bayou permet à l'auteur, tout en se dissimulant⁴ de s'inscrire dans sa propre histoire, de se dévoiler sans vraiment être vu. La narration lui sert de support ou bien de prétexte à une profonde méditation sur les raisons qui l'ont conduit à quitter les États-Unis pour s'installer au Canada. Le projet de l'auteur alors correspond nettement à notre thématique, une obsession centrale habite le récit : mettre en question les phases critiques du choix de Saïd d'avoir quitté les États-Unis pour émigrer au Canada ; autrement dit, rendre intelligible ses positions éthiques et axiologiques dans tous ces choix hasardeux ou délibérés. Nous suggérons alors de suivre de plus près cette odyssée qui brasse une histoire singulière, ressuscite le destin de ce personnage qui, à partir de la Tunisie, en passant par la France, traverse l'océan jusqu'aux Amériques pour finir au Canada. Le romancier convoque ses souvenirs pour nous faire partager cette histoire qui se situe délibérément à la frontière du réel et de la fiction.

⁴ Cela peut être considéré comme une anticipation qui mérite, bien évidemment, une analyse à part, mais on peut repérer aisément l'écho de la voix de Saïd Bayou, le personnage principal du roman, dans la biographie de l'auteur.

HÉDI BOURAOUI : DU MELTING POT À LA MOSAÏQUE CANADIENNE

La confusion est telle que le lecteur d'entrée de jeu aura beaucoup de peine à croire que celui qui « remonte la pente ardue du temps » pour se souvenir de l'Amérique des années soixante, n'est pas Bouraoui, mais Saïd Bayou, le personnage principal du roman. Les deux Tours dont il s'agit ici sont en réalité deux femmes qui ont croisé son chemin pendant son séjour aux États-Unis : la première est Joan Madren, la seconde est Peggy Windley. Celle-ci est chargée d'une force de vie qui n'est comparable à rien sauf à « son immense pays [qui] fait trembler les montagnes et au-delà » (BOURAOUI 2017b, 8). Toutes les deux incarnent l'implicite modèle américain : Joan est fervente catholique, tandis que Peggy est protestante. Elles travaillent avec acharnement « jour et nuit » pour contribuer corps et âme à « la civilisation du gaspillage » (BOURAOUI 2017b, 9) que leur pays « trône au sommet de la pyramide ». Cependant,

(...) personne ne se souvient de la façon dont ce pays a été bâti ! Oubliés, les massacres des Amérindiens, la traite des Noirs, l'esclavagisme à outrance qui laisse encore les traces de la ségrégation et des préjugés... (BOURAOUI 2017b, 10).

Ces souvenirs que Saïd « Maghrébin-colonisé / Européen-colon, Nord-Américain multiculturel... » (BOURAOUI 2017b, 10) tente de « convoquer dans son avant boutique » dataient déjà près d'un demi-siècle plus tôt. Il se souvient avoir atterri en avion à hélice en Amérique en 1957, au moment « où l'U.R.S.S. a lancé son Spoutnik. Le monde entier est ébahi, étonné de ce camouflet donné par la rivale tant haïe d'outre Atlantique » (BOURAOUI 2017b, 11). Pour se protéger et « surprendre l'ennemi », les États-Unis ont multiplié les efforts dans tous les domaines y compris celui de l'apprentissage des langues, domaine qui intéresse le jeune Saïd.

C'est dans ce contexte marqué par le tourbillon de la guerre froide ainsi que la course effrénée des Américains vers le progrès à n'importe quel prix, que Saïd, jeune « naïf et laïc venu d'un ancien pays colonisé » (BOURAOUI 2017b, 14) débarque au nouveau monde, nourri par la culture française : « il avait digéré Pascal et Racine, rigolé avec Molière et Feydeau, biberonné Sartre et Camus jusqu'à la lie tant il les admirait et les prenait pour modèle » (BOURAOUI 2017b, 13).

La civilisation occidentale (la France en particulier) a marqué son enfance de façon indélébile ; en Amérique, même s'il est ébloui par une « société stridente ouverte aux libertés tous azimuts dans les domaines les plus contradictoires... » (BOURAOUI 2017b, 13) dont le « workaholisme » est le secret de sa richesse, cependant, il « n'en voit pas moins le revers de la médaille sonnante et rébuchante » (BOURAOUI 2017b, 15). En effet, « la pauvreté,

l'indigence de la population noire et autochtone, ses frères de sang et de culture » le tourmente « et creuse en lui l'horreur » (BOURAOUI 2017b, 15).

Cet état d'âme réveille puissamment des souvenirs anciens. Le narrateur nous plonge dans des réminiscences affectives en évoquant, avec nostalgie, les randonnées de Saïd avec ses amis dans « des villages perdus du Lot et Garonne ». Des lieux chéris et des situations regrettées, « des voix de sirènes qui le faisaient voyager à la proue de lui-même » (BOURAOUI 2017b, 15). Ces réminiscences nostalgiques sont vite « voilé[es] par une claironnante abondance, couvant l'interdit en puritanisme majeur qui lui rappelle son Afrique natale, musulmane bien verrouillée » (BOURAOUI 2017b, 15), tandis que la France « lui a ouvert les yeux sur la laïcité, la liberté, fraternité, égalité, la démocratie... » (BOURAOUI 2017b, 15). Quant à l'Amérique, « point de joie de vivre ! Plutôt un travail acharné qui recèle parfois le plaisir d'avoir accompli quelque chose dont on connaîtra plus tard l'inutilité ! » (BOURAOUI 2017b, 15).

Ce slogan américain *cover the field* est vite intercepté par des palissades qui « entravaient sa façon de penser ! » c'est pourquoi, il « surfait sur le superficiel, alors qu'il était habitué aux plongées dans l'abîme, l'océan des idées » (BOURAOUI 2017b, 16). Saïd s'efforce tant bien que mal d'assimiler les méthodes d'enseignement américaines qui s'accompagnent de préjugés et d'injustice à l'égard de ses frères africains. C'est ainsi qu'il s'est lié d'amitié à Paco, un latino-américain. Le narrateur, même s'ils se voyaient comme des frères, insiste sur la couleur : « Paco, noir, et Saïd, blanc ». Il est vrai qu'à cette époque, la précision de couleur était vitale, car le pays était « stupidement » coincé entre injustice et préjugés contre les noirs. Cette situation était tellement irritante que Saïd « s'est engagé corps et âme dans les mouvements des droits civils en manifestant derrière Martin Luther King, maître à penser et leader charismatique » (BOURAOUI 2017b, 18). Le narrateur nous explique que cet engagement à l'émancipation des noirs, ce choix « Sartrien », cette volonté de « combattre le racisme, l'injustice, l'inégalité... » sont complètement choisis, responsables et délibérés.

Après deux laborieuses années d'études à Bloomington, Saïd obtient enfin une maîtrise en lettres américaines. Malgré ces barrières majeures, en particulier le « racisme sournois », le jeune diplômé a préféré rester aux États-Unis, mieux que « le blocage européen et le laisser aller africain » (BOURAOUI 2017b, 23). En Amérique en revanche « il admire la synergie qui fait bouger les êtres et les choses à une vitesse effrénée. Cet élan d'enthousiasme à accomplir les tâches les plus ardues en un temps record (BOURAOUI 2017b, 23). Toutefois, le jeune Saïd reste sceptique à l'égard de l'Amérique car « sa politique biaisée le révolte et ses préjugés raciaux lui donnent la nausée » (BOURAOUI 2017b, 23).

HÉDI BOURAOUI : DU MELTING POT À LA MOSAÏQUE CANADIENNE

Saïd sera finalement reçu comme « Teaching Assistant » dans « une prodigieuse université de la belle région des Finger Lakes, N. Y » (BOURAOUI 2017b, 23). Et en ajoutant la langue française à sa spécialisation, « les portes lui ont été ouvertes ! ». Sa nouvelle destination était Chicago où il est engagé comme répétiteur francophone à l'institut de langue. C'est là qu'il assure des enseignements en langue française et tisse des relations très amicales avec des hommes et des femmes de diverses origines.

C'est ainsi que l'Africano-Européen s'ouvre au « vertige du possible ». Sa peau blanche lui donne le droit de se frayer le chemin vers la réussite, et de « se ranger derrière le bataillon de gain, du progrès, de la croissance... » (BOURAOUI 2017b, 30). Il était, de ce fait, charmé mais aussi insurgé contre cette discrimination à l'encontre des Africains écartés volontairement de ce processus. « Il a mal au ventre de savoir que la réussite des « grands blancs » n'est que leurre et faillite dans les rangs de l'éthique » (BOURAOUI 2017b, 30).

Cette suprématie culturelle imposant un seul modèle valable pour tous a atteint même le nom de Saïd qui devient *said* signifiant « il a dit », de ce fait, on l'a privé même de « son essence primordiale de 'victorieux' ». Par conséquent, « en américanisant son nom à son insu, on croyait lui faire plaisir, le promulgué dans la sphère des Élus parfaitement intégrés to God's Country » (BOURAOUI 2017b, 30). Saïd ne conteste même pas, car « ça ne changeait rien à son nif maghrébin : la dignité ancestrale qui a fait ses preuves et qui le marque du sceau béni de ses parents » (BOURAOUI 2017b, 30). Cette opposition n'est pas une objection contre la facilitation des relations publiques, mais il refuse simplement d'être privé de son « essence légué par son père ». Il explique que sa victoire n'est point militaire. « Mais plutôt une élévation vers le triomphe du bien beaucoup plus que des escarpements de terrains afin de les coloniser et d'en tirer profit » (BOURAOUI 2017b, 32).

Dans le deuxième chapitre intitulé *Journal de Peggy Windley*, l'auteur cède la narration à cette dernière pour qu'elle se confesse. Elle relate sa vie intime, à laquelle elle essaye tant bien que mal de faire face. Car « en Amérique, disait-elle, la foi gouverne la vie spirituelle et sociale et influence bien d'autres domaines » (BOURAOUI 2017b, 37). Et parce qu'aussi sa vie fut jalonnée d'« égarements » de « péchés » et, de ce fait, de remords et de culpabilité. Ce sens de culpabilité, avec le désir de s'en défendre, est justement le stimulant le plus fort qui déclenche le moteur de l'écriture.

Peggy est puritaine de naissance, son mari est aussi croyant qu'elle. Ils symbolisent tous les deux un couple américain des années soixante, avec un sens éthique développé pour poursuivre le bon chemin. Pourtant, la monotonie

quotidienne après tant d'années de mariage a affaibli la passion qui les unissait. Se découvrir sans père crée en elle une crise identitaire et émotionnelle difficile à soulager. Ainsi, Peggy est habitée par des questions perpétuelles : « suis-je bâtarde ? [...] Comment trouver l'homme et la femme qui m'ont enfantée ? Et pourquoi ma mère m'a-t-elle abandonnée ? » (BOURAOUI 2017b, 39). Et sa relation avec Saïd ? « Cet amour bizarre pour ce garçon qui aurait pu être [s]on fils ? » (BOURAOUI 2017b, 40), comment peut-elle combler le vide laissé par son éloignement ? Inconsolable, elle se confesse : « Mon Dieu, l'infidélité conjugale me tord les boyaux ! La culpabilité me déchire le cœur » (BOURAOUI 2017b, 40).

Pourtant, elle continue d'admirer Saïd, qui « travaille fort, à l'Américaine », et elle n'a pas cessé de compter sur ses « dons de critique », ses talents créatifs dans ses recherches ou dans l'écriture de l'histoire de sa vie. Leur différence de vision du monde n'a pas entravé leur liaison. Elle incarne le modèle stéréotype américain, profondément croyante, bourgeoise, « romantique, attachée aux valeurs du dix-neuvième siècle : vague à l'âme, mélancolie, aliénation... » (BOURAOUI 2017b, 46). Lui en revanche, « se présente comme libre penseur, engagé et adepte acharné de l'existentialisme » (BOURAOUI 2017b, 46). Par ailleurs, ses « écarts » et ses « trahisons conjugales » se poursuivent. Le fruit en était un fils d'une relation illégale avec son collègue juif. Elle disait, qu'il était un homme différent des Presbytériens. « Un sens de l'humour, et une intelligence pétillante. Sémitique sans doute, comme celle de Saïd » (BOURAOUI 2017b, 47). Son mari est au courant, mais il cache sa blessure pour préserver cette image d'une famille unie, heureuse et conservatrice. Mais en réalité, avouait Peggy, « nous sommes rongés par le *schedule* infernal, typique de notre pays » (BOURAOUI 2017b, 52). Ce *schedule* précisément les a privés de passer du temps ensemble, « courir toujours courir... sans jamais voir la fin du travail accompli, une fois pour toutes. Cette vie effrénée, affirmait Peggy, m'épuise » (BOURAOUI 2017b, 53).

Après de multiples péripéties, une nouvelle liaison avec Bob Bertzog, « juif libre penseur qui ne croyait pas au dogme » avec lequel elle « partage le pêché », la relation turbulente avec son fils après lui avoir révélé sa condition illégitime, un jour, Saïd l'arracha de ces épisodes quotidiens et la stupéfia par cette affirmation : « Peggy, mon amie, votre American way of life commence à me dégoûter ! Impression qu'on m'a roulé dans la farine ! » (BOURAOUI 2017b, 60). Le dialogue qui s'en suit se centrera sur les motifs de cette déclaration, relatant comment le superficiel, malgré son éclat, lui laisse du creux, et même si on essaye d'en dépasser la surface on ne retrouve rien, « aucun sens derrière le rideau du paraître » (BOURAOUI 2017b, 60). Il lui explique aussi comment le pays est resté enfermé sur lui-même, ne s'intéressant qu'au matériel... Une

panoplie d'arguments était suffisante pour briser la réticence de Peggy. Elle se rend compte en effet que le succès social et la prospérité financière conduisent vers la ruine des valeurs sans le savoir. « Notre pays est viscéralement ancré à l'Américan Dream ! Ce rêve a fait de nous un peuple démocratique, fort jusqu'à se croire les élus du monde et de Dieu ! » (BOURAOUI 2017b, 65). Peggy s'est vite rendu compte qu'il est de son devoir de transmettre et de partager ces idées avec son fils :

J'expliquais à Robby que notre Rêve américain s'est vite transformé en *equal opportunity for all* surtout dans le domaine économique. Ce qui est une chose merveilleuse. [...] La richesse est seule à déterminer le rang social auquel nous appartenons. Du bon et du mauvais! Débarrassés des vieilles traditions, nous nous sommes engouffrés dans la jungle des compétitions pour être plus riches que les voisins. Politique du *Cut throat* qui laisse encore ses traces de nos jours. Au plus fort de poignarder le concurrent pour avancer sur son cadavre! Je lui ai fait lire Scott Fitzgerald, *The Great Gatsby* qui a brillamment disséqué l'attrait du rêve américain et ses déboires. Ça lui apprendra une leçon mieux que je ne saurais le faire (BOURAOUI 2017b, 66).

Dans le troisième chapitre intitulé Tempête en haute catholicité, c'est au tour de Joan Madren, appelée aussi Marie-Madelaine, de rapporter sa vie. Ce qui est stimulant dans son journal, au-delà de ses déclarations d'amour à Saïd, ses méditations religieuses et cette volonté de se débarrasser des « naufrages de la voix unique » établis par ses dogmes, c'est son désir de révéler son témoignage sur « Une vision de l'Amérique à son apogée dans un contexte mondial super-avancé, sans taire le déclin vers lequel elle s'achemine aujourd'hui » (BOURAOUI 2017b, 76). En effet, lorsqu'elle découvre que sa mère est morte parce qu'on lui a refusé la prolongation de son séjour au sein de l'hôpital, sa désespérance de ce monde sans compassion s'accroît :

Drôle de société qui n'a pour Dieu que le dollar ! Pas une goutte d'humanité chez nos Multinationales, nos dirigeants... tous se remplissent les poches sans le moindre souci du bien-être de l'individu... Tous nous rabâchent les oreilles que nous sommes les plus nantis, les plus heureux... ne sommes-nous pas la plus grande puissance de l'univers? Mais quel système nos gouvernements ont-ils mis en place? Le plus fort doit écraser le plus faible... le plus riche affamer le plus pauvre... (BOURAOUI 2017b, 90).

ABDELMALIK ATAMENA

La conséquence de cette survalorisation du matériel a érodé des domaines entiers de la morale. Elle était profondément secouée même dans ses prises de positions éthiques. À cet égard, elle regrette précisément :

(...) d'avoir suivi le chemin épineux des pauvres sur terre pour un paradis, sans garantie, dans un au-delà... hypothétique... alors que notre glorieuse Amérique ne célèbre que le succès matériel de l'individu... et ne l'honore que s'il est à la tête d'une fortune sauvage (BOURAOUI 2017b, 91).

Un monde qui n'a aucune pitié pour les nécessiteux, aux malades non rentables, « les démunis n'ont qu'à se déme-ner... se débrouiller... ils pourront toujours s'aligner en plein hiver pour mendier un repas de Noël! » (BOURAOUI 2017b, 91). Cette faillite morale était aussi la cause de la disparition du fils de son amie Peggy afin d'éviter d'être enrôlé dans la guerre opposant, pendant cette époque, leur pays au Vietnam.

Ces ambivalences ont pour résultat d'occulter, selon la narratrice, toutes les cultures constituant l'Amérique en portant le *melting pot*, « telle une chemise de nuit ». Fusionnés dans le moule de l'*American way of life*, les Américains deviennent indifférents à toutes les particularités d'origines ou autres. La supériorité de l'*Ugly Américain* touche tous les domaines de la vie, d'où toute résistance sera vaine et se brisera rapidement contre le mur de l'uniformité hégémonique. « Notre arrogance, disait-elle, à être les meilleurs... les plus performants... les plus rentables... aux valeurs les plus diffusées... me mine au-delà du possible! » (BOURAOUI 2017b, 96). Face à cette « gloire superficielle », elle ne peut que se lamenter de son sort parce qu'elle est « pauvre et sans appui. Marginale dans un pays qui exècre la marginalité ! Pire, qui la détruit pour qu'elle ne sorte pas son sore thumb dans une main... saine et laborieuse » (BOURAOUI 2017b, 96). Cette situation a encouragé, selon Marie-Madelaine, la criminalité, la délinquance, la violence, la discrimination, « les guerres en tous genre ».

À la différence de son journal où son plaidoyer était fondé sur la revendication de l'amour fervent à Saïd, dans le quatrième chapitre *Fragments de lettres de Peggy à Saïd*, c'est plutôt l'amitié qui prédomine. Comme si l'aiguillon du désir s'éteint pour céder la place, après tant d'années, à une affection presque maternelle vu la différence d'âge qui les sépare. Tels ses conseils : « Quant à ton avenir, ne laisse personne te dévier du chemin que tu t'es tracé. [...] tu survivras dans le monde intellectuel, j'en suis certaine » (BOURAOUI 2017b, 113). Peut-être ce changement de comportement est dû à un compromis implicite qui consiste à la sublimation de leur amour et de leur désir érotique dans la créativité. Car elle a avoué dans sa lettre, en outre ses reconnaissances envers ses lectures qui sont,

d'après elle, d'une grande compétence critique, qu'elle comptait beaucoup sur son aide dans l'élaboration d'un roman presque achevé.

Dans sa lettre elle lui conseillait surtout de régulariser, en urgence, sa situation auprès du Département d'état et celui de l'immigration s'il compte rester au pays. Car le gouvernement exige des « Exchangees » de revenir « home » dès la fin de leurs études. Elle lui recommande aussi, pour obtenir la carte verte et revenir aux États-Unis avec un nouveau visa, de passer quelques années au Canada. Elle disait à ce propos :

J'ai parfois l'impression que tu ne désires pas t'établir dans mon pays. Tu lorgnes vers le Canada qui correspond mieux à ton tempérament. Tu ne me l'as jamais dit. C'est une simple intuition ! » (115).

Toutefois, il y a lieu de penser que tel fut bien le cas.

Des Tours Jumelles à la Tour CN : vers la mosaïque canadienne

Fidèle à sa capacité de fusionner, harmonieusement, les relations de Saïd et sa vie quotidienne avec les événements et la situation de l'époque, le narrateur, dans le chapitre intitulé L'étranger entre les lignes, nous fait partager une autre relation amoureuse avec Yoline, la protégée de Peggy que Saïd a connue par son intermédiaire. Après de longues aventures amoureuses, un jour, frustrée et en colère, à cause de son refus de se marier avec elle, Yoline éclata au téléphone : « –Go back home, go back to Africa! » (BOURAOUI 2017b, 137). Le narrateur comparait sa persévérance à rétablir la situation à « l'image de son gouvernement qui ne tolérait aucun échec dans ses entreprises ni dans les guerres déclenchées à l'autre bout du monde » (BOURAOUI 2017b, 137). C'est ainsi qu'il nous rappelle « la prise d'otages en Iran après le départ du Shah, Tempête du désert de Bush père, terminée en queue de poisson et le fils de la reprendre pour sauver l'honneur du père! » (BOURAOUI 2017b, 137).

Saïd n'arrive plus à supporter d'être constamment renvoyé à son étrangeté. Il a pourtant déployé toute son énergie pour s'intégrer dans ce pays après l'avoir choisi délibérément. Dès son arrivée, il s'est mis à acquérir la « moelle langagière », à assimiler les connaissances « théoriques et pratiques », à honorer ses fonctions « sans piétiner les ongles crochus de richards dodus » (BOURAOUI 2017b, 137). Son plus grand défaut, disait le narrateur :

Un nif maghrébin qui ébouriffe! Cette fierté ancestrale lui fait soulever le nez plus haut que tout autre malappris tentant de le remettre en place, sans raison valable. Tel un mot de trop de Yoline l'ayant pris à rebrousse-poil ! » (BOURAOUI 2017b, 138).

ABDELMALIK ATAMENA

C'est cette honnêteté qui l'a poussé à aider une collègue refusant *to have sex with the boss*. Cependant, après l'avoir tirée du gouffre, elle l'a traité « d'arabe magouilleur »...

Quoi qu'il fasse, quoi qu'il dise, Saïd sera toujours l'immigré fautif d'avoir quitté son pays! Même si, à l'époque, les portes de l'Amérique semblaient ouvertes pour les étrangers voulant bien se retrousser les manches. *Equal opportunity for everyone!* Mais cet adage merveilleux applicable seulement aux citoyens américains s'est vite vidé de sa substance. Devenu vinaigre, il n'assaisonnait que les triés sur le volet (BOURAOUI 2017b, 139).

Contraint d'être toujours un étranger sous-estimé « à dix degrés inférieur en Amérique, et ignoré dans son pays d'origine, alors qu'il doit fournir dix fois plus de travail pour arriver au même point que le commun des Yankees » (BOURAOUI 2017b, 143), sans états d'âmes, il tente sa chance au Canada. Car « Il adore ce pays pour avoir bien apprécié sa neutralité en politique étrangère, sa contribution à la paix, sa volonté de ne pas s'engager dans les guerres » (BOURAOUI 2017b, 157). Privilégié par le bilinguisme, Saïd représente parfaitement les communautés culturelles du Canada. « Devenant plus représentatif du tissu social de son nouveau pays, il s'y investit ! La cohabitation des différences devient son cheval de bataille, la rendre ainsi des plus dignes, des plus tolérantes » (BOURAOUI 2017b, 157).

Saïd est recruté à la translation school de Toronto, récemment ouverte, ce qui lui a permis de démontrer ses capacités et de laisser ses empreintes. Cette somptueuse ville à la construction de laquelle les immigrants, venus d'horizons divers, ont participé activement en la transformant en cité « battante et trépidante ! », est habitée par des « ethnies repliées sur elles-mêmes et desservant toutes les races, les cultures, les religions » (BOURAOUI 2017b, 159). Même si les deux langues, l'anglais majoritaire et le français minoritaire, prédominent, la ville parle en « cent-soixante-neuf langues ». Le monde qui s'ouvre alors pour Saïd est un monde cosmopolite où « le multiculturalisme bat son plein ! » où la préservation des spécificités culturelles et langagières est encouragée. Ici personne ne les oblige à :

(...) endosser le même moule, tel l'*American Way of life* du fameux *Melting Pot* ! Saïd est heureux de rejoindre l'autre métaphore, plus attrayante, lancée par Pierre Elliott Trudeau : La Mosaïque canadienne (BOURAOUI 2017b, 160).

Pourtant, il s'est vite rendu compte que le multiculturalisme contient une « carence inexcusable ! Il crée des ghettos de différentes appartenances » (BOURAOUI 2017b, 160). En revanche, le but dissimulé est d'obtenir leurs votes en les flattant. C'est ainsi que « Saïd lance un défi : ériger d'urgence des ponts et les traverser dans la dignité pour que la communauté A dialogue avec celle représentée par B » (BOURAOUI 2017b, 160). Par conséquent, nous assistons à « une communion réciproque avec son voisin de palier de l'autre côté de la différence... Ce qu'il a appelé le TransRéal de la vie ! » (BOURAOUI 2017b, 160). Pour démontrer que celui-ci n'est pas une théorie, mais une pratique quotidienne, il s'est jeté à corps perdu dans l'apprentissage des formules de différentes langues, la traduction des poèmes, la participation à la production d'ouvrages collectifs, et surtout, à l'établissement de relations très amicales :

Que de richesses de part et d'autres des frontières qui s'abattent d'elles-mêmes sans crier gare ! L'héritage universel se propage. [...] Réciprocité qui étonne les incrédules, seuls à s'enfermer dans des nombrils torpilleurs. [...] Grâce au Canada dont il fait son pays d'adoption, Saïd a fui l'unicité problématique des Américains qui ne lui permettait pas de naviguer dans les sillons de ses navires, voguant dans la mer mitoyenne de cultures plurielles. Peggy et Marie-Madeleine ne seront pas oubliées ! Elles reviendront dans les parcours du nouveau nord-américain avec sa saveur de sirop d'érable et le chant du Geai bleu ! (BOURAOUI 2017b, 161-164).

Dans la suite du récit on apprend que Saïd s'épanouit dans son nouveau pays devenant un traducteur et éditeur de renommée. Son idée sur les États-Unis n'a pas changé depuis, bien au contraire, l'« Empire a commencé par chuter dans le purgatoire des médisances. Pire que celui de Rome ! Une dégringolade du début du siècle que seul un miracle pourrait arrêter... » (BOURAOUI 2017b, 169). L'auteur évoque les grands événements qui ont jalonné l'Amérique et qui ont participé à son déclin : la tragédie de 9/11 considérée, à cause de son horreur, comme un bouleversement de l'ordre planétaire, une station cruciale du calendrier, déclenchant des représailles, des vengeances, des déclarations de guerres, des propagandes parfois « insensées » ; sans oublier la crise financière globale, « la corruption et la fraude minant le système capitaliste dont nous étions tellement fiers » (BOURAOUI 2017b, 170), « les « Surprimes bancaires »... Ce qui a engendré, selon l'auteur « les affres et la haine du monde entier » (BOURAOUI 2017b, 169). Tout cela n'est pas seulement une pure fiction, et c'est bien là, pensons-nous, le risque ! C'est ce qui fait précisément de cette histoire, à notre sens, une entrée privilégiée pour parler du « rêve américain » qui court vers son déclin à une vitesse vertigineuse, mais qui trouve refuge au Canada car ce pays porte en lui l'essence même de ce rêve.

Conclusion

Ainsi, l'écriture de Hédi Bouraoui s'avère l'illustration saillante de l'illusion du rêve américain qui se précipite vers le déclin, de cette modernité en marche vers sa ruine, d'une histoire où les individus résistent à leur destin afin d'éviter les risques, d'un monde en faillite parce qu'on n'a pas su le sauver. Le projet de l'auteur d'être forger de concepts, de critique, couplant l'utopie à la pratique, se révèle comme une création authentiquement humaine, débarrassée des anciennes protections ethnocentriques et hétéronomes de tout genre de discriminations, religieuses, culturelles ou autres. Pour Bouraoui, le réveil s'appelle : Canada. Un lieu exceptionnel et mosaïque que le temps frôle sans l'asservir, un puzzle de communauté et de cultures venues de tous les horizons, qui n'est pas tenté par le repli. Bien au contraire, il constitue pour l'écrivain un rêve d'harmonie, un optimisme ubiquitaire pour projeter « un visage nouveau ayant des atouts dans la connaissance de Soi et de l'Autre différent participant à cette Diversité transrèelle et transculturelle » (BOURAOUI 2017a, 10).

La transculturalité, que l'auteur a forgée et a défendue, doit, d'après lui, s'imposer comme alternative au multiculturalisme, afin de préserver la diversité et le droit à la différence. Pour comprendre son insistance sur ce point, nous avons pu repérer ses craintes de l'uniformisation (religieuse, politique, idéologique, culturelle), matérialisme effréné, le triomphe de la matière sur l'esprit...qui parcourent la politique américaine notamment après la Deuxième guerre mondiale. Ainsi, l'auteur pose sur la vanité, le triomphe de l'argent et l'avidité humaine un regard de moraliste, de poète engagé et d'un essayiste péremptoire.

À travers *Les Jumelles de l'Oncle Sam*, nous avons pu constater que ce roman lui a servi surtout de prétexte pour défendre ses réflexions profondes en fusionnant l'invention à la découverte, l'Histoire à l'histoire, le réel à l'imaginaire, afin de combler le blanc laissé par les anonymes sur sa biographie. De ce fait, Bouraoui s'est obstiné, par le biais de la créativité qu'il a tant privilégié par rapport à la rationalité, à donner à sentir ces moments de l'histoire où il a été propulsé, tel son personnage principal, dans le nouveau monde. Rien dans les textes de Bouraoui disponibles ne permettait, avec une telle conformité presque parfaite, à notre sens, de dévoiler ce glissement du regard et du rêve américain ni de lui trouver d'équivalent. Bouraoui a choisi de rapprocher la vie de son personnage avec la sienne jusqu'au bout, parfois jusqu'à l'identification totale, et de mêler leur destin à celui du Canada.

Bibliographie

CHÈVREFIILS-DESBIOLLES, Annie et Yves. 1987. « François Morelli en transit ». *Vice Versa* 21 (novembre).

BOURAOUI, Hédi. 1998. *La Pharaonme*, Tunis : L'or du temps.

BOURAOUI, Hédi. 2003. « Binarité infernale et transculturalisme ». *Troisième Civilisation* 507, s. p.

BOURAOUI, Hédi. 2005. *Transpoétique : Éloge du nomadisme*. Montréal : Mémoire d'Encrier.

BOURAOUI, Hédi. 2016. *NomadiVivance, Narratoème*. Toronto : CMC édition.

BOURAOUI, Hédi. 2017a. *Les Jumelles de l'oncle Sam*. Ottawa : Edition du Vermillon.

BOURAOUI, Hédi. 2017b. *Vingt-quatre heures en Tesselles mosaïcales*, Toronto : CMC édition.

BROUSSEAU, François. 1987. « Le charme austère des causes perdues ». *Vice Versa* 21 (novembre).

BUONO, Angela. 2012. « Le transculturalisme : de l'origine du mot à « l'identité de la différence » chez Hédi Bouraoui ». *International Journal of Canadian Studies* 43 : 7–22. <https://doi.org/10.7202/1009452ar>

CARRIERE, Marie. 2007. « La visée transculturelle, un état de perte : le théâtre de Marco Micone ». Dans *1985-2005 : vingt années d'écriture migrante au Québec. Les voies d'une herméneutique*, n° 80, textes rassemblés et présentés par Marc Arino et Marie-LynePiccioné. Pessac : Presses universitaires de Bordeaux.

CLANET, Claude. 1990. *L'interculturel. Introduction aux approches interculturelles en Education et en Sciences Humaines*. Toulouse : Presse universitaire du Murail.

FUKUYAMA, Francis. 1992. *La fin de l'histoire et le dernier homme*. Paris : Flammarion.

LACORNE, Denis. 2003. *La crise de l'identité américaine*, Paris : Gallimard.

LAMORE, Jean. 1987. « Transculturation : naissance d'un mot ». *Vice Versa* 21, (novembre).

ABDELMALIK ATAMENA

MOSER, Walter. 2010. « Transculturation : Métamorphoses d'un concept migrateur », dans Fulvio Caccia (dir.), *La transculture et Vice Versa*. Montréal : Triptyque.

OBERHAUSSEN, Birgit. 2006. « Enjeux transgénériques : transculturation narrative dans l'œuvre de Césaire ». Dans Najib Redouane (dir), *Francophonie et littéraire du Sud : Un divers singulier, Afrique, Magrheb, Antilles*. Paris : L'Harmattan.

ROBIN, Régine. 2013. « L'écriture migrante. Est-ce que cela a encore un sens à l'heure d'une littérature-monde en français ? ». Dans *Trajectoires et dérives de la littérature monde : poétique de la relation et du divers dans les espaces francophones*, sous la direction de Cécilia W. Francis et Robert Viau, Amsterdam – New York NY : édition Rodopi.

TODOROV, Tzvetan. 2008. *La peur des barbares, au-delà du choc des civilisations*. Paris : Robert Laffont.